

naître une bagarre de carrefour, puis un coup d'état. Les tentatives insensées en matière d'art finissent, d'une part, par émousser tellement le goût du public, qu'elles le rendent insensible aux progrès avoués par l'esprit et la raison, et de l'autre, exploitées et mises à profit par les esprits stationnaires, elles servent de merveilleux arguments contre le mouvement des idées et les modifications nécessaires de l'art.

LÉON HALEVY.



LA LIBRAIRIE A PARIS.



Pour les esprits curieux de toutes les faces d'une chose, Paris n'est pas seulement dans les existences qui s'agitent à sa surface, et qui les premières, appellent la plume, le crayon et le pinceau de l'artiste. Après ses théâtres moribonds soumis au régime sur-excitant du moyen âge, où les médecins astrologues mêlaient toujours un peu de sang et de fiel à leurs noirs médica-

ments; après ses palais dont les drapeaux changent aussi vite que les girouettes; après ses prisons si vastes pour le despotisme, si étroites pour notre liberté; après ses admirables hôpitaux où l'on guérit, ses tables d'hôte où l'on meurt de faim; après Sainte-Périne et l'Académie; après son Père Lachaise si élégamment triste, et ses salons d'ambassade si tristement élégants; outre ses bourgeois, ses béotiens, ses grisettes, ses Enfants-Trouvés, ses filles à marier, et ses marchands de chiens, toutes choses qui montrent Paris, splendide et boueux, spirituel et ridicule; au-delà de tous ces aspects qui se saisissent aisément dans la physionomie d'un homme ou d'un monument, il y a encore dans Paris ses grands établissements industriels, mécanisme admirable, organisation musculaire, construction anatomique, toute revêtue de ce monde tumultueux, de ce monde si bariolé, épiderme social qu'il faut déchirer pour apprendre ce qui le rend frais et joyeux ce jour-là, jaune et triste le lendemain, hier plein de santé, malade aujourd'hui.

En effet, si vous voulez connaître Paris, ce colosse, si ressemblant à la petite statue de Babouc, faite d'or et de fer, de boue et de diamant, il faut sonder au-delà des traits de sa face; car la pensée est dans le cerveau, et la vie est au

cœur. Prenons donc d'abord une de ses artères qui portent le sang aux extrémités, et qu'on nous permette à nous écrivains de choisir celle qui bat pour nous, celle qui distribue et fait arriver notre pensée, notre vie, notre nom à la surface humaine : la librairie.

Si de ce sujet, nous avions voulu faire un article commercial, indécis comme la balance d'un économiste, ou rigoureusement faux comme les chiffres d'une statistique, nous aurions fait un relevé complet des nombreux libraires de la capitale, nous aurions supposé à chacun une moyenne de produits, plus une moyenne de vente; puis appliquant à une moyenne des gens de lettres, une moyenne de salaire, nous vous aurions trouvé la moyenne de leur dîner, résultat auquel on pouvait marcher droit, et qui se trouve assurément entre Tabar et Véry, entre vingt sous et vingt francs, avec cette condition que Tabar entre dans la proportion pour le dix-neuf vingtième. Mais le budget consomme tant de millions, il absorbe tant de chiffres cicéro, gaillarde ou petit-romain, que le caractère manque à l'imprimerie, et qu'il faut nous en tenir forcément aux mots de notre langue littéraire.

Donc, pour vous montrer ce que nous avons vu, ni plus ni moins, sans suppositions ni chiffres, suivez-nous rue Richelieu dans la galerie Bos-

sange, vaste et magnifique établissement, où la librairie se produit à l'observateur dans tous ses moyens d'action, dans tous ses principes, et dans toutes ses conditions d'existence.

Et d'abord vous entrez dans une vaste salle carrée avec d'immenses tablettes qui s'élèvent jusqu'au plafond. Dans cette salle et dans celle qui suit, règne à diverses hauteurs, légèrement habillée de ses couvertures imprimées et dans le négligé du brochage, ce qu'on peut nommer la librairie courante, usuelle. Là Bossuet, Montesquieu, Racine, Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, Rousseau, et l'immense Voltaire, tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, rangés côte à côte, attendent les ordres de sa maison de Leipzig ou de ses correspondants d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et des États-Unis. Les uns grands in-octavo, sortis des presses de Didot, de Fain ou de Crapelet, iront occuper la bibliothèque de bois de cèdre d'un prince tartare, qui se pâme à *Zaïre*, et fait couper le nez à son valet de chambre; ils présenteront incessamment et sans trouble sur les tablettes doublées d'acajou d'un manufacturier limousin, qui veut que tout soit *cosu* chez lui; ou se cacheront dans l'armoire à rideaux verts et encore déserte d'un jeune amateur qui se monte. Les autres, stéréotypes de Didot ou

d'Herhan, formeront d'un seul coup et à bon marché une bibliothèque complète au campagnard oisif ou à l'étudiant qui lit. Une bibliothèque à vingt-cinq sous le volume, et qui tient sur trois planches entre deux croisées, n'est-ce pas toute l'ambition permise au contribuable que dévorent les centimes additionnels, et à l'étudiant qui n'a qu'une chambre. Là vous trouvez aussi *Barnave* de Janin, *Atar-Gull* de Sue, *Stello* de De Vigny, *la Contemporaine*, et les *Chroniques* de Buchon, les *Mémoires de Napoléon* et ceux de *Constant*, le *Manuel de la bonne compagnie*, et celui du *Charcutier*; enfin tout ce qui s'appelle nouveautés; les uns publiés par Gosselin, les autres par Ladvoat, et M. de Jouy publié par lui-même! Enfin, parmi tous ces ouvrages vous trouverez ce livre des *Cent-et-Un* que vous lisez, et que vous avez demandé à votre libraire, qui l'a demandé à M. Bossange, qui l'a demandé à M. Ladvoat, d'où il suit qu'il ne vous arrive que de troisième main, après avoir laissé un léger bénéfice dans ces mains intermédiaires; ceci constitue la librairie de commission. Commerce calme, restreint à de légers bénéfices et à de petits dangers. C'est la librairie de la province.

De ces deux salles (nous sommes toujours chez M. Bossange), nous passons à un troisième magasin. Vous y lisez en lettres romaines placées

en frontispice sur la porte d'entrée : LIBRAIRIE ESPAGNOLE. A cette annonce, vos yeux parcourent ce vaste amas de livres avec une surprise curieuse, mais la surprise augmente encore lorsqu'au lieu de ces noms sonores et castillans que vous cherchez de tous côtés, vous trouvez les noms de tout à l'heure, tous les noms français avec le mot *traducido* à la suite de chacun d'eux, mot triste et mendiant, qui se drape dans sa misère littéraire, comme l'Espagnol dans ses guenilles. Et puis à travers Bernardin de Saint-Pierre, Fénelon, Ségur et Lesage, peintre si original dont les modèles ne connaissent que la copie, entre Châteaubriand et Benjamin Constant, vous lisez de loin à loin les vieux noms de Lope de Vega, de Calderon, ceux de Rojas, Solis, avec leurs innombrables canevas dramatiques, puis Cervantes, et son *Hidalgo ingenioso*, comme il appelle Don Quichotte, puis Moratin et Herrera; et, pour représenter tout le siècle actuel, Martinez de la Rosa, dont la vie politique le recommande plus peut-être que ses œuvres, et Melendez, Florian espagnol, qui en est encore à la poésie des prairies et des tourtereaux. Noble Espagne, où la littérature est réduite à la liberté du monologue de Figaro! pauvre Espagne, où les questions théologiques sont seules de mode, et dans lesquelles on ne

peut guère toucher à la théologie sans risquer de se brûler, au moins les doigts.

Mais à côté de ces auteurs à œuvres régulières et littéraires, voici des masses de chroniques élaborées à l'ombre des cloîtres. Chaque royaume s'avance avec son histoire chevaleresque et ses romances épiques, appuyées sur la vaste législation des Cortès, immense collection où dorment les droits de la nation. Ceci c'est la librairie d'importation et de transit à la fois; car, après avoir posé à Paris, tous ces livres courent à Mexico, et vont se répandre sur ce nouveau monde, s'arrêtant avec la conquête espagnole, murmurant au bord du désert les grandes actions du vieux monde et ses idées de civilisation. Avec eux partent, en larges ballots, tous nos livres de chimie, de physique et de médecine, si indispensables dans un pays sans laboratoires ni amphithéâtres.

Quittons cette terre étrangère; entrons dans les salons de la librairie: c'est un beau jour, il descend d'un toit vitré, il s'épand dans une longue galerie coupée de panneaux à glaces, rayée de tablettes étincelantes d'or, de maroquins jaunes, violets, rouges; de titres arabesques, gothiques, romains. C'est un jour de gala; tous les habits dorés sont dehors. Ici, l'œuvre compte pour rien; ici, peu importe que l'auteur s'appelle

Molière ou Lachaussée, Corneille ou Campistron; la suprématie appartient à l'habit; ici, Thouvenin distribue les places, Simier donne les grades; Müller et Vogel font les supériorités; là, Pascal rivalise de coquetterie et de nervures avec Boufflers; l'économe Sully resplendit de barriolages, et M. Thiers est grand et doré comme un tambour-major. Padeloup, qui fut grondé par madame de Sévigné, pour un méplat gâté dans la reliure des *Pensées* de Larochehoucauld, et Derome, qui fut presque renvoyé par madame Dubarry, pour un filet impur sur une *Pucelle* de Voltaire, Padeloup et Derome, ces deux grands artistes du carton et de la basane, sont surpassés et vaincus. S'il y avait encore des Turcarets, c'est dans cette galerie qu'ils achèteraient leurs livres. Ce qui remplace aujourd'hui les traitants dans ce commerce, ce sont les fêtes, les anniversaires, les premiers jours de l'an. C'est à cette source que se puisent les beaux cadeaux des pères à leurs enfants, des grands seigneurs aux gens qui savent lire, et des princes aux académies. Ce qui surtout resplendit parmi ces livres à larges galons, ce sont les heures et les missels. Un jour de mariage, on donne à sa future un livre de messe odorant, soyeux, magnifique, fermé d'or par Odiot, avec un portrait de la vierge, et ce portrait ressemble à la fiancée.

Épigramme ou foi, cette attention est réputée de bon goût parmi les banquiers et les porteurs de rentes. Récapitulons encore, et disons que ceci est la librairie de luxe à la portée des sacs d'argent.

Au bout de cette longue et splendide galerie, entrons à droite; c'est encore une vaste salle, mais simple, mais grave, mais consciencieuse. Ici l'Angleterre et l'Allemagne se disputent le terrain: l'Angleterre et ses éditions compactes; l'Allemagne et ses livres si diffus: là, Milton, Shakespeare et Biron deviennent des auteurs microscopiques; là, Goëthe et Schiller s'étendent en in-octavo sans fin; là, se montrent sur le papier de Chine les imperceptibles gravures sur acier de l'Angleterre, merveilleux dessins que la fée Mab a tracés du bout de son doigt; là, s'étalent les 220 gravures sur pierre de l'immense atlas de l'Europe de Woerl, dédié à S. M. Louis-Philippe, par l'éditeur *Herder de Fribourg*; l'atlas des batailles, combats et sièges, par le major de Kausler, en 200 feuilles; celui du cours du Rhin, en 20 feuilles, chef-d'œuvre de lithographie. Ces deux pays nous donnent bien moins qu'ils ne nous prennent, car la France, trop ignorante ou trop fière, n'est pas le pays des polyglottes, et cette salle est le sanctuaire des savants.

Après cette pièce si soigneusement époussetée et si sévèrement entretenue, quels sont, dans ce taudis, tous ces amas de livres en feuilles à la barbe jaune et enfumée, ou vieillement reliés? Lisez l'étiquette passée dans la ficelle des ballots, et vous retrouverez les noms de Durand, et son *Histoire du droit canon*; voici Pothier et tout son commentaire; d'Aguesseau et le livre qu'il composa dans sa salle à manger, en attendant sa femme qui donnait un dernier coup de main à sa perruque et à ses mouches; ceci, c'est la *Coutume de Paris*; cela, c'est Ulpien, qui fit les *Institutes*, et plaça Théodora, la maîtresse du comédien Hécébole, sur le trône des Césars, malgré le sénat et la loi sur les courtisanes. Où vont tous ces morts? où va Patru, où va Cujas? C'est le Canada qui les demande; le Canada régi par notre vieux droit français, qui n'est que le vieux droit romain. Québec et Montréal les distribueront à tous leurs habitants, avec la permission des moines, pourvu qu'on glisse pour eux, en maculatures ou enveloppes, quelques exemplaires de la *Guerre des Dieux*, de *Jacques le fataliste*, du *Canapé*, ou du *Parfait Cuisinier*.

Retournons sur nos pas et saluons de l'œil ces hautes et profondes colonnes. C'est toute la phalange italienne dont le digne possesseur de ce

bel établissement a expédié un détachement à madame la duchesse de Berry, pour la soutenir contre l'ennui de la prison.

Mais avant de traverser de nouveau cette riche galerie pour entrer dans le sanctuaire que je garde voilé à tous les yeux, comme derrière un rideau de fumée, une apothéose de l'Opéra, arrêtez-vous devant ce beau tableau. C'est Molière qui a posé et Mignard qui a peint : inclinez-vous devant la sainte et mélancolique figure du plus sincère génie de tous les temps. C'est Molière que Mignard n'a flatté ni de ses paroles ni de son pinceau. Remarquez : au cadre doré qui maintient la toile, le propriétaire de ce beau portrait a ajouté un autre cadre : ce sont les plus belles éditions de Molière disposées au bas du tableau. Si jamais je deviens riche, j'achèterai ce portrait avec son cadre, en regrettant de ne pas avoir eu cette ingénieuse idée.

Et maintenant si vous n'avez jamais frissonné de plaisir à la vue d'une figurine de Cérès heurtée dans un champ par les charrues sans roues des paysans narbonnais; si le sacristain de la cathédrale de Gap vous a permis de coiffer le casque du maréchal de Tallard, et que vous n'en ayez pas pleuré de joie; si vous n'avez jamais été tenté de voler la bague de votre ami, parce qu'elle représente un Asdrubal avec la boucle d'o-